

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 48

Artikel: Aux mangeurs d'huîtres
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187227>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dans un coing la pelle de chacun et j'ai vu que nous étions tousse complet. A ce momen les flemme dévoré le derrière de Monsieur Pignoufmann qui est toujours rempli de paille. Malheureusement, dans la précipitation de la rapidité nous avon oublier nos pompes et nous ont été obligé de prendre de l'ô avec des sots sur le conseil de M. le mair qui était dans la mare et qui senté mauvaix, ce qui m'a rendu malade et quand y ni a plus eu rien à brulé, le feu a a été étein. Alors j'ai alocutioné mes ommes en les remercian pour le courrage qu'il ont montré en cette circonstance, car cen eux les femmes qui occupe la maison serez aujourd'hui des truites. Nous ont cependant à déploré la mort d'un des notre, c'est le cochon à François qui a été écrasé sans qu'il aie pu dire comment. Je certifie l'equesaquetitude de ce raport en foie de quoi je cigne avec moi

Beaudrochat Commenden de
Pont Pieds.

TOLÈDE

L'aspect de la ville. — Le sereno.

Je suis arrivé hier soir à Tolède et, après diner, j'ai voulu sortir un instant. La rue de l'hôtel où je suis descendu mesure un mètre cinquante de large; celle qui tourne à gauche, un peu moins d'un mètre cinquante, et celle qui s'ouvre en face, un peu plus. J'ai pris celle-ci. Elle m'a paru devoir être plus centrale. Je l'ai donc descendue. Il était dix heures. Mon pas résonnait si haut et l'écho s'en prolongeait si loin derrière moi, que je me suis pris à me retourner souvent, croyant quelqu'un sur mes talons. Mais, hélas ! j'étais bien seul. Toutes les rues de Tolède sont étroites, tortueuses, difficiles à descendre, encore plus à gravir : pas une, où deux voitures puissent marcher de front. Généralement, en étendant les bras, je parviens à toucher des mains les deux murs à la fois. Quand la rue est bien large, comme celle du Commerce, par exemple, où je suis tombé au sortir d'un inextricable labyrinthe, après avoir tourné, monté, descendu, avancé et rétrogradé au petit bonheur, eh bien là, je touchais les deux murs, de ma main gauche d'un côté, et de l'extrémité de ma canne de l'autre.

A chaque instant c'est un bout de sculpture qui vient charmer mon regard, l'arcade brodée d'une porte, les ferrures d'une autre, les arabesques de ce tympan, les grillages de cette croisée. Les maisons sont amoncelées, pressées les unes contre les autres et on dirait qu'elles vont s'écraser mutuellement. Tous les murs sont blancs.

Avec la clarté de la lune, je me promène donc là comme en plein jour. Seulement, au bout d'une heure, je m'aperçois que je suis perdu. Je rétrograde, je cherche à remonter la route que j'ai suivie. Dans cet enchevêtrement de ruelles, toutes sinueuses, toutes semblables, où je n'ai pour horizon qu'un mur toujours blanc, où rien par conséquent ne peut fixer ma mémoire, impossible de m'orienter. Et malheureusement, je continue à ne pas rencontrer âme qui vive.

Tout à coup, dans le silence nocturne, une voix retentit. C'est comme une invocation d'église. J'écoute et je reconnais le timbre monotone du *sereno*, ou veilleur de nuit. « Me voilà donc sauvé ! » dis-je d'abord ; mais un silence se fit et je n'entendis plus rien. — De peur de me perdre encore en me lançant sur ses traces à travers le dédale des rues, l'idée me vint qu'il valait mieux l'appeler. Je frappai donc trois coups dans la paume de ma main, et bientôt le bruit d'un pas qui s'approchait me témoigna que mon signal avait été entendu. C'est ainsi que, dans toute l'Espagne, les noctambules qui ont besoin de ses services, appellent à eux le *sereno*. Alors sa lanterne rouge apparaît à l'extrémité de la rue ; il grandit, il vous aveugle :

Voilà le *sereno*, c'est le *sereno*.

Le *sereno* crie toutes les heures. Vous sortez du théâtre fatigué et il vous tarde d'être au lit pour dormir ? Merci ! Tout à coup une voix formidable de basse-taille s'arrête sous vos balcons et soupire : « *La, a, a... una, a, a... y sereeno, o, o, o !* » Et boum ! boum ! à grands coups frappés dans votre porte, pour s'assurer qu'elle est bien close.

Enfin, après vous être retourné vingt fois sur vous-même en faisant gémir votre sommier de paille de maïs, vous parvenez à vous faire ressaisir par le sommeil. La chimère étend sur vous ses voiles. Vous rêvez du gros lot, vos yeux éblouis contemplent le fourmillement des doublons et onces d'or gagnés.

— « *Las doooo... o... os y sereee...no...* »

C'est le *sereno* du coin qui marque deux heures.

Quel concert ! Et dire que la nuit se passe tout entière ainsi, à ceci près, cependant, que, vers quatre heures, toutes les portes des boutiquiers de la ville retentissent en chœur sous le choc de leurs formidables marteaux. Ne vous effrayez pas trop. Ce sont MM. les *serenos* qui, ayant terminé leur journée, éveillent, avant de se retirer, MM. les marchands qui vont commencer la leur.

Après ça, le *sereno* a ses avantages cependant. Y a-t-il un malade dans son quartier ? C'est lui, quelle que soit l'heure de la nuit à laquelle on l'appelle, qui courra à l'église ou chez le docteur, qui clochera au presbytère endormi ou éveillera la bonne de l'Esculape, qui escortera le saint-sacrement, tête nue, ou éclairera les pas du médecin en le précédant de sa lanterne. Eclate-t-il un incendie ! le *sereno* se porte à l'extrémité du quartier qu'il dessert et souffle dans son sifflet. A ce signal, répond le sifflet du *sereno* voisin qui le transmet de la même manière, de façon que, de proche en proche, le signal de détresse parvienne rapidement au poste des pompiers. A-t-on besoin tout à coup, au milieu de la nuit, d'un médicament, d'une sage-femme ! il n'y a qu'à hêler le *sereno*. A-t-on oublié son passe-partout ? Si j'étais Espagnol, j'avoue que je l'oublierais chaque jour : le plus léger, en effet, pèse une livre ; je n'en ai jamais vu aucun qui mesurât moins de 25 centimètres de long. Eh bien, si vous avez oublié votre passe-partout, vous n'avez qu'à frapper trois coups dans la paume de votre main, comme je l'ai fait moi-même tout à l'heure, où qu'il soit, le *sereno* accourt : « Que Dieu vous tienne en sa sainte garde, chevalier, » vous dit-il. Et, fouillant dans l'arsenal appendu à son flanc, il en tire une clef et vous ouvre la porte.

Et quels services ne rend-il pas aux amoureux, à la Rosine que surveille un jaloux Bartholo, à l'Almaviva qui ne peut approcher de sa belle. C'est ainsi que les pièces blanches tombent de temps à autre dans son escarcelle. Sans cela, le métier serait bien triste, car le *sereno*, qui est aux ordres de la municipalité et qui en dépend, n'est pas payé par elle. Ce sont les habitants de son quartier qui l'entretiennent.

Chaque lundi matin, le *sereno* fait sa tournée, il passe de porte en porte pour recueillir sa paie. Chacun lui donne quelque chose, généralement deux ou quatre *cuartos* : de 5 à 10 centimes par semaine. Au bout de l'an, il a bien amassé ainsi cinq ou six cents francs de billon.

Le *sereno* porte une houppelande noire, terminée en capuchon, serrée au cou par une cravate haute qui ne découvre que les yeux, et pincée à la taille par une ceinture de cuir, où s'engainent un revolver, un sabre, et où s'attachent un sifflet et un énorme trousseau de clefs à la serrurerie bizarre. De la main gauche il tient une lanterne sourde ; de la droite une hallebarde qui sonne sur le pavé retentissant.

Aux mangeurs d'huîtres.

On vient de constater la présence d'un nombre considérable d'animalcules qui vivent dans l'huître et qui ne laisseraient pas d'être dangereux pour la santé, si l'on n'avait soin d'en neutraliser l'influence

à l'aide d'un jus de citron ou de quelques grains de poivre.

Comme il n'est pas de leçon dont l'effet ne soit décuplé par l'expérience, nous engageons nos lecteurs à se convaincre *de visu* de la présence de ces parasites.

Il suffit, pour cela, de verser l'eau des huitres dans une soucoupe et d'ajouter cette eau de quelques gouttes d'alcool, rhum ou cognac. Il se produira aussitôt dans le liquide une vive perturbation. On verra les insectes s'agiter durant quelques secondes, puis redevenir immobiles, foudroyés par l'alcool.

Cet effet est le même que celui du citron ou du poivre. Il convient donc, au point de vue de l'hygiène, de ne jamais oublier un de ces deux condiments quand on déguste le délicieux mollusque.

L'origine du corset.

Le corset n'est point, comme on le croit communément, d'invention moderne. Bien loin de là, et, pour en trouver l'origine, il faudrait peut-être remonter bien haut dans l'histoire de l'antiquité. Sans aller aussi loin, nous nous contenterons de celle-ci, que nous trouvons dans un journal anglais :

« ... Si les dames connaissaient seulement comment est né l'usage de porter le corset, nous sommes certain qu'elles n'hésiteraient pas un seul instant à se débarrasser de leur « prison ». D'après une vieille tradition, le corset fut inventé par un boucher du treizième siècle, comme punition pour sa femme. Ne connaissant aucun moyen pratique et certain pour arrêter la loquacité et le bavardage immodéré de son épouse, ce barbare mari ne trouva rien de meilleur que de la comprimer entre deux étaux qui l'empêchaient de reprendre souffle ; le corset était inventé. D'autres maris suivirent bientôt ce terrible exemple et enfermèrent leurs femmes dans ces prisons portatives. Les femmes ne voulurent pas céder, s'habituerent, par coup de tête et petit à petit, à leur *carcere*, le modifièrent, et, d'une punition barbare, firent, par esprit de contradiction et pour se conformer aux lois de la mode, le corset actuel, que portent également, sans vouloir en reconnaître les inconvénients, grandes dames comme femmes du peuple. »

Lo lulu que sè vâo mariâ.

- On dit que te vas tè mariâ, Abran ?
- Et ôi.
- Eh bin tè félicito et tè soito onna bouna fenna et bin dào bounheu.
- Grand maci, Samuïet.
- Mâ, dis mè vâi, dè iò est ta gaupa ?
- Dào coté dè Velars.
- Ouai ! Oh bin à ta pliace, ne mè mariéré pas.
- Et porquîè ?
- Po cein que ma fenna vint assebin dè per lé ; et ma fâi : *gâ !*

L'avocat et l'incourâ.

On avocat que n'étâi pas foo po allâ à la messa et que sè trovâvè on dzo ein tsemin dè fai dein on vagon decouté on brâvo incurâ, lo couïenavè on bocan et lài desâi que l'avâi bio prédzi totè lè demeindzès,

derè la messa et confessi, cein n'avancivè pas à grand tsousa, que lo diablo étâi pe malin què li po accrotsi lè dzeins et que sariont bin ti lè z'incourâ dào mondo contrè, lò diablo lào farâi onco la ni-qua.

— Oh ye sè bin, se repond l'incourâ, que se n'etiâ ti âo paradis et qu'on aussè on procès avoué li, ne sariâ su dè paidrè.

— Et porquîè, se lài fâ lo mina-mor ?

— Po cein que l'arâi ti lè z'avocats dè son coté.

Boutades.

Un petit rentier veut faire l'emplette d'un poêle. Le marchand lui en montre de toutes sortes de formes et de tous les prix.

— Tenez, monsieur, si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de prendre celui-ci ; c'est ce que nous fabriquons de plus avantageux.

— Sous quel rapport ?

— Sous le rapport de la dépense. Vous économiserez au moins la moitié du charbon.

Cela décide sur-le-champ notre homme, qui paie, donne son adresse et s'éloigne. Mais à peine dans la rue, il revient sur ses pas.

— Dites-donc, j'ai réfléchi. Puisqu'avec un poêle j'économise la moitié du charbon, j'ai envie d'en prendre deux, parce qu'alors j'économiserai le tout.

Une dame plaide contre son mari pour incompatibilité d'humeur. L'avocat du mari s'efforce de réfuter l'accusation et il trouve un argument qui mérite d'être cité comme un modèle du genre :

« Mon client est emporté et brutal, c'est vrai. Il se servait contre sa femme d'expressions injurieuses, je n'en disconviens pas. Il la menaçait à chaque instant et s'oubliait jusqu'à la frapper, je vous le concède. Mais sa femme n'était ni moins grossière, ni moins violente que lui. Elle lui ripostait du même ton ; elle lui rendait injure pour injure et coup de poing pour coup de poing. Vous voyez donc, messieurs, qu'il n'y a nullement incompatibilité d'humeur, et qu'au contraire on n'a jamais trouvé deux caractères plus identiques. »

Un de nos abonnés vient de recevoir d'un de ses fournisseurs d'Italie la circulaire suivante, que nous reproduisons sans y rien changer :

M.

Nous sommes fâchés devoir vous participer la mort de notre frère Antoine, avvenue le 30 Mai dernier, nous ravis par une très rapide maladie. Vous comprendrez la douleur de la famille infligée par la perte de son chef affectionné.

Priez pour lui.

En même temps nous vous annonçons que Aimerigo fils du perdu Antoine entre avec nous à faire part du commerce chapeaux et treccas de paille suivant toujours la même ditte G.... frères, vous priant de prendre note de sa signature ci bas, et de vouloir lui recerver vos ordres à son prochain passage chez vous pour l'encourager et au bon principè de sa carrière vous assurant que nous vous faisons toutes sortes de facilitations pour nous encourager votre estime.

Agréez, M... nos salutations dévoués.